

Quand, par la grâce d'une terrible censure, toute littérature se trouve inondée d'expressions d'une basse flatterie, d'une hypocrisie manifeste sous le rapport politique et religieux, la parole loyale se tait pour ne pas se mêler à ce chœur répugnant et ne pas devenir un objet de soupçons à cause de sa térébrante droiture ; les meilleurs ouvriers se retirent de l'ouvrage, tout le temps de l'action est abandonné aux âmes vénales et basses ; la corruption de l'esprit, ouvertement ou subrepticement, pénètre dans toutes les productions de la littérature, la vie intellectuelle se dessèche dans ses plus nobles sources et, peu à peu, voit croître cette indifférence pour la vérité et le bien moral qui suffit pour infecter non seulement une génération entière mais nombreuses de ses suivantes.

Alexis Stépanovitch Khomiakov



Le terrible feu de l'esprit

Je ne l'ai pas reconnue tout de suite celle dont le sourire ferait s'épanouir la rose de mon cœur. C'était il y a longtemps, à Dijon, dans l'étrange Bourgogne. Une brume évanescence recouvrait les clochers de la vieille ville et le vent d'est glacial s'engouffrait dans les ruelles où l'on croisait encore quelques rares passants. L'heure était déjà tardive pour la province, quand je pénétrai dans le *Blue Eyes Bar*.

Chacun d'entre nous, même s'il l'ignore, vit au rythme de l'alphabet sacré. Mon cœur, depuis ce soir-là, bat au rythme d'une lettre qui se raconte en moi ! Est-ce א, l'*aleph* infini, terrible feu de l'esprit ? ou ב, le *beth* miséricordieux qui nous protège de l'abîme ? Est-ce ג, *guimel*, le lieu du renversement décisif ? ou ד, *daleth*, l'épée qui permet de traverser le fleuve de feu ? ה, *hé*, la courbe concave et convexe de l'amour ? ו, *vau*, la relation créatrice qui procède par le Fils ? ז, *zain*, l'arme héroïque du refus ? Est-ce ח, *het*, le jardin clos de la compassion du Père ? ט, *tet*, l'ouverture princière du crâne fendu par la bonté de Dieu ? י, *yod*, la gloire de la main trouée de lumière ? כ, *khaf*, l'obéissante cambrure de la coupe élevée – ou, dans sa forme achevée, ך, le verdoisement incessant de la Présence ? Serait-ce ל, *lamed*, la montée de l'élosion pure de la chair ? מ, *mem*, la question qui nous donne vie – ou, dans sa forme achevée, ך, le miracle d'une goutte d'eau dans le ventre désert de la vierge scellée ? נ, *nun*, la vive flamme de l'eau vive – ou, dans sa forme achevée, ך, le lever

du rideau vert sur la scène de l'apparition d'un monde ? ou ם, *samech*, l'abri mensonger de la femelle égoïste ? ץ, *ayin*, l'équilibre rebelle du vide ? ם, *pé*, le souffle du baiser de l'intime sonore – ou, dans sa forme achevée, ף, l'ardent foyer de la demeure sans murs ? צ, *tsadé*, la clef de voûte du château intérieur – ou, dans sa forme achevée, ף, la mise à nu de la fleur palindrome ? ך, *qof*, le troisième œil de la sainte aiguille ? ך, *resch*, la trame cosmique de l'amour ? Est-ce ן, *shîn*, l'orée verdoyante du Verbe incarné ? Est-ce ן, *tav*, l'ancrage du Nom crucifié ?

Je ne le saurai qu'à l'instant de mon dernier souffle, quand cette lettre – qui s'engendre en moi et dont je suis engendré – montera à ma bouche.

Toutes ces années m'apparaissent aujourd'hui comme des états particuliers de mon âme ou, plus précisément, de l'âme de mon sang ; comme les stations opérationnelles d'un processus de purification de mon sang en lumière – ou, à mon insu, de son obscurcissement ténébreux. Aujourd'hui, ma seule certitude est que cela devait être. Mais pourquoi cela m'est-il arrivé ? Pourquoi moi ? Qu'avais-je fait ? Ai-je péché ? Ai-je péché du seul péché irrémissible, ce péché contre l'esprit qui donne la soif d'écrire ? Et cela me sera-t-il pardonné ? Qui le sait ? Le sang est un suc si particulier...

J'écris par obligation. Je m'y oblige dans le sens qu'elle entendait, lorsqu'elle disait : « Un homme qui serait seul dans l'univers n'aurait aucun droit mais que des obligations. » J'écris sous sa commande, mon récit ne se justifie que par son bon vouloir. Je m'incline amoureusement devant sa volonté sainte. Ce livre, je l'écris donc pour elle, au fur et à mesure que mes lèvres s'approchent des siennes, mot à mot et comme une motion jusqu'à l'article de la mort. Je l'écris, non seulement de la manière dont les événements qu'il narre se sont produits, mais de la manière dont il faudra, au bout du périple de ce livre, que je parvienne jusqu'à eux, à partir de leur prémonition.

Je ne donnerai aucun élément biographique me concernant : pourquoi l'ouvrier devrait-il dire d'où provient le matériau qu'il utilise pour donner forme à son ouvrage ? Cela est sans conséquence sur cette forme même – bien qu'il y ait, toutefois, dans le principe qui informe l'acte d'écrire, quelque chose que l'on ne peut abstraire du dépôt de la langue, de la matière des signes, de cet ensemble de choses où le scripteur se meut et dont il est lui-même le produit ; et, sans doute, un lecteur zélé saura-t-il deviner d'où je viens, s'il ne saurait dire qui je suis.

C'est l'éternelle question sur la nature humaine : sommes-nous le produit de facteurs extérieurs ou possédons-nous une nature commune grâce à laquelle nous nous reconnaissons comme êtres humains ? Je penche pour la seconde réponse, tout en précisant que, selon moi, cette « nature commune » qui nous fait homme est non humaine : elle est la petite étincelle divine que notre vocation est d'embraser, cette mémoire de Dieu dans le cœur, devenue inactive chez la plupart des hommes qui n'ont plus de nos jours qu'un système de mémoires cérébro-cellulaire. Il n'en reste pas moins que chaque individu est maintenu à l'être par la gloire, la puissance et la grâce créées, créatrices et conservatrices de Dieu, qu'il le veuille ou non, qu'il appartienne ou non au Corps du Christ.

Ce n'est pas l'auteur qui importe mais l'ordre qui l'inspire. Cependant, je ne poserai rien d'étranger que je n'aurais éprouvé moi-même car, ainsi que le disait Julius Wood, mon maître dans l'art de la romance : « Pour en parler, il faut en avoir été, ne fusse qu'en rêve... »

Oui, pour le savoir, il le faut vivre, c'est-à-dire accepter de se perdre, déposer patiemment les guenilles de l'ego, et descendre, et servir : tout croire pour tout espérer. En rêve, je peux le dire : j'en ai été. Je suis le pénitent faisant mémoire de son sacrifice.

Saint Bonaventure affirme qu'il existe deux livres : « L'un écrit intérieurement, qui est l'art et la sagesse éternelle de Dieu ;

l'autre, écrit au-dehors, qui est le monde sensible¹. » Écrire, selon Julius Wood, était une aventure mystique, une quête vers le point de jonction des deux livres, l'intérieur et l'extérieur. Pourquoi ai-je sacrifié ma vie au mystère de cette histoire ?

La quête du succès domine le cœur des faux prophètes et détermine ce qui en émane ; c'est cela que Jérémie appelle le « mensonge du cœur », car les vrais prophètes connaissent par cœur la petite idole imbue d'elle-même que l'on nomme succès. Tout succès est enfermement, imitation sempiternelle de soi-même, amour narcissique du semblable : l'Éternel n'a pas voulu du succès et il a créé le monde – en cela le monde n'est pas un objet car il ne nous a pas été donné à vivre comme expérience mais comme relation. Un esprit vraiment inspiré se trouve dans l'impossibilité de réussir au moyen de la vulgarité de l'époque car l'actualisation de l'immanence de Dieu nous interdit toute possibilité de gloire humaine, nous oblige à n'être que le témoin ultime et nécessaire à toute narration, le premier et le dernier, celui que l'on retrouve toujours au début et à la fin, celui qui écrit depuis la solitude de son être, à partir de ses propres aventures de conscience – car la conscience, à elle seule, peut faire varier la solitude. « Ce n'est pas ce qu'on fait qui compte, mais ce qu'on est ! » disait Julius Wood.

Il y a un dessin de Saul Steinberg qui représente un homme en train de s'effacer lui-même avec une gomme, c'est ainsi que j'ai écrit ce livre. Les mots remplissent le vide qu'ils produisent eux-mêmes en effaçant mon corps. L'espace vide de l'organe ainsi disparu devient une autre dimension du texte lu. Je m'adonne à la décomposition du lieu de mon corps pour faire place au corps sans organes du livre. La lecture du corps ressuscité doit s'opérer à partir d'un petit os, ineffaçable parce qu'indestructible, en forme d'amande, que les anciens hébreux nomment le

1 *Breviloquium*, II^e partie, chap. 11, § 2.

luz. Il s'agit de la dernière vertèbre coccygienne. Où se trouve le *luz* de ce livre ? D'abord trouver l'épine dorsale du roman, ce que Julius appelait « la perspective romanesque ».

C'est par une question que commence la fin et, à la fin, notre témoignage se révèle. À la fin, notre mission nous est donnée et tout prend son sens véritable, sa dimension réelle, tout impose sa nécessité et découvre sa signification. C'est pourquoi nous sommes tous tendus vers la fin de notre propre histoire, sautant des pages, survolant les lignes et les mots, ne prenant pas le temps de lire. Attitude périlleuse car tout livre véritable commence par son milieu et notre vie est un film dont il ne faut pas manquer le début !

Mon époque aura été très stupide et très vile. Jamais encore les hommes n'avaient autant souffert, dans leur âme et leur corps, qu'en ces jours de notre jeunesse. La guerre et le vice s'étaient conjugués et le mal devint soudain d'une intensité inhabituelle, extrême, abyssal, non plus humain mais satanique. Ce furent des temps de putréfaction, peut-être nécessaires comme la phase la plus lugubre de la nuit qui précède la première lueur de l'aube. En ces jours-là, les hommes, ayant perdu la foi, avaient perdu jusqu'à la mémoire de leur vocation, l'image de Dieu s'était comme effacée en eux. Il est effrayant de penser à ce que personne n'a jamais pensé, effrayant de voir ce que personne n'a jamais vu, mais bien plus effrayant de le dire, dire ce que l'on a pensé et ce que l'on a vu.

C'était le Septième Jour. En ces temps-là, il y avait très peu de monastères : les hommes étaient presque tous à l'extérieur d'eux-mêmes. Leurs corps étaient coupés en deux. Des oiseaux de proie tournoyaient au-dessus de leurs têtes. Le vingtième siècle finissait, il était déjà trop tard. Depuis deux siècles, les usurpateurs du Père pensaient pour tous et tous s'adonnaient par jouissance à l'irréversible.

Certains maudissaient le jour où ils avaient été enfantés, le